

## TEXTES et PRÉFACES

### à propos des croquis et de la genèse d'une œuvre...

TEXTE de Jean-Albert CARTIER écrit en 1956  
*extraits de la monographie « JANSEM » p. 6 à 8 (éditions Pierre Cailler, Genève, 1957)*

(...)

L'atelier occupe, en roi, la majeure partie du jardin, vaste cage vitrée où la lumière pénètre à flots, au milieu des rosiers et des arbres fruitiers. A l'intérieur deux enfants posent pour leur père. Jansem semble les regarder fixement mais il ne les voit pas car il n'a besoin d'eux que pour étudier une attitude, rectifier un détail technique qui lui manque, et à travers eux il poursuit son rêve et ses véritables personnages.

Ceux-là il les a rencontrés, chaque jour, partout : dans le métro, en voyage, dans les rues de Paris, à la campagne et autour de chez lui. Il les a regardés vivre et les a dessinés sans cesse, d'un trait succinct et allusif, sur ces petits carnets qui ne le quittent jamais et sur lesquels il consigne ses impressions immédiates, à toute vitesse, furtivement, sans attendre que la vision s'efface.

De retour à l'atelier il reprendra les plus intéressants de ces croquis, ceux aussi qui auront réussi à s'imposer le plus intensément à sa mémoire visuelle, qui l'auront frappé davantage. Et c'est alors que la petite note, apparemment insignifiante, griffonnée sur un papier froissé, prend des proportions que l'on n'aurait pas soupçonnées et révèle tout ce qu'elle contenait de germes de vie. Jansem a décidé de l'exploiter au maximum, de développer le thème à l'infini jusqu'à ce qu'il ait livré tout son secret : « fatiguer le modèle » comme disait Matisse.

Et les feuilles se détachent du bloc, succédant les unes aux autres, reprenant le même motif dans ses moindres détails ou dans sa totalité avec, chaque fois, plus d'affirmation.

De ces simples indications primordiales naissent alors une multitude de dessins où le geste se perfectionne, s'accomplit jusqu'au bout, où l'expression se fixe et où les formes prennent leurs dimensions véritables cernées par un graphisme aigu tracé d'une main de plus en plus assurée.

C'est à ce moment-là que Jansem fait appel au modèle pour préciser certains éléments de construction que son ébauche a omis de lui indiquer. Mais peu lui importe que ce modèle ne soit pas celui qui l'a inspiré primitivement puisqu'il ne lui demande qu'une référence technique, que son émotion est déjà enregistrée depuis longtemps et qu'elle revit en lui, dès l'instant où il retrouve la pose initiale, même reprise par un autre !

Ces grands dessins jonchent l'atelier de Jansem. Ils s'accumulent en vrac sur les tables et débordent de ses cartons (...). Ils sont la véritable richesse du peintre car ce sont eux qui vont maintenant lui permettre d'attaquer la toile.

Jansem commence toujours par une œuvre de petites dimensions. Son motif, pourtant soutenu par ces innombrables études préliminaires, s'installe timidement sur la surface restreinte, comme s'il se sentait en état d'infériorité depuis que la pâte et les couleurs sont en jeu. Et de fait tout doit être remis en question. Le dessin n'est plus qu'une ossature de construction que le peintre va habiller de chair. Les rapports doivent être ré-accordés entre les volumes et les arabesques. La lumière entre en scène à son tour.

Mais ces petites toiles, bien qu'achevées en elles-mêmes, ne sont encore pour Jansem qu'une étape, dernière il est vrai, avant le grand format.  
(...)

Si certains de ses personnages se contentent de dimensions moyennes, il en est d'autres en effet qui réclament plus d'espace vital, qui veulent être grands et seuls sur la toile, avec beaucoup d'air et de lumière autour d'eux...

Car les grands châssis permettent encore à Jansem de se mesurer avec la composition. Un personnage, c'est bien – deux ou trois, c'est mieux – et une foule, un jour de marché à Issy-les-Moulineaux, par exemple, c'est encore plus exaltant !

En effet, sur le plan plastique d'abord, la composition de grand format permet au peintre de jouer avec la mise en page en compliquant les problèmes à résoudre au maximum et en les variant plus encore que sur une petite surface ; et sur le plan humain également, elle lui donne la possibilité d'aborder en même temps tous les thèmes qui le hantent et de les grossir à une échelle démesurée !

L'un et l'autre plan ne sauraient être d'ailleurs dissociés, en peinture comme dans toute autre forme de l'art, unis au point que l'on ne sache plus quelle est la part du cœur et celle de l'esprit.

Car tel est bien en définitive le rôle du peintre : de recréer la sensibilité du monde à l'aide d'équivalents plastiques dont la combinaison et l'accord final lui appartiendront en propre.

TEXTE de Jean-Albert CARTIER écrit en 1956  
*extraits de la monographie « JANSEM » p. 6 à 8 (éditions Pierre Cailler, Genève, 1957)*